



SARAVÁ

CHRISTINE JUSANX



Christine Jusanx

Saravá

© Christine Jusanx, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-8966-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma fille Claudia
À ma mère et à ma grand-mère
À Natacha

Pour Marie-Anne

– 1 –
Samba

La musique qui s'échappe de ce hangar non loin des docks n'en est pas à son coup d'essai. Elle est connue aux quatre coins de la terre et résonne ici sur chaque centimètre carré de ferraille et de ciel d'une ferveur particulière. Sa rythmique enivre à la folie. Elle est née d'un mélange sublime et brutal d'Afrique et d'Amazonie, une Afrique débarquée sauvagement puis engloutie pendant des décennies d'esclavage. Elle semble sortir des entrailles de la Terre pour envouter les esprits, exulter les corps jusqu'à la transe. Un tempo ancré dès la naissance dans les âmes et dans les chairs, un tempo omniprésent, enflant au fil des lieux et des heures du jour et de la nuit en vagues successives empruntées de plus ou moins de démesure, un tempo fièrement célébré chaque début d'année dans tout le pays.

À qui sait entendre en cette fin de journée, c'est de ce bloc d'entrepôts à l'écart de la ville, apparemment sans vie, que cette cadence entêtante enveloppe le quartier et exhorte au mouvement des corps.

La première fois que j'ai visité l'endroit, c'était avec Rodrigue. Des frissons m'ont parcourue au plus profond de mon être quand il m'a rapporté que lors de la rénovation des docks, un ossuaire géant avait été découvert sous le port : « le triste vestige d'un commerce humain qui fait honte à tout le pays, le dernier des Amériques à avoir aboli l'esclavage. Comment accepter cette abomination ? Et pourtant, a-t-il rajouté, la lourde marque de ce passé colonial et esclavagiste se manifeste encore par un racisme structurel envers les personnes noires. En dépit d'un métissage rayonnant, la part d'afro descendants qui travaille dans le domaine du ménage parfois depuis des générations, n'en est hélas qu'une des illustrations, la carte postale n'est pas aussi radieuse qu'elle le laisse paraître. »

La musique reprend maintenant de plus belle à l'intérieur de ce hangar anonyme au sein duquel le chaos paraît régner. On y pénètre par une immense porte en bois en tout point semblable à ses « congénères ». Dès l'entrée, c'est un magnifique lion en majesté avec sa crinière aux mèches multicolores enflammées de rouge, jaune, orange et bleu qui vous accueille, juché sur une estrade juponnable du même effet. Il ouvre la voie avant de déboucher dans l'immensité de l'espace où les oiseaux de paradis côtoient les animaux de la jungle parés de paillettes et de mosaïques à la Gaudi, qui n'ont rien à envier au Park Güell. Plus loin, on s'interroge. Quel est vraiment cet animal doré

scintillant au corps noueux et puissant dont le « museau » disparaît dans un trou béant ? Un taureau ou un félin hors normes ? Léopard ou Jaguar ? La deuxième solution s'avère plus probable sur ce continent.

En détournant son angle de vue de quarante-cinq degrés, ce sont des têtes de géants qui s'invitent dans l'allée, têtes de nègres blanc, déesses sorties des eaux, guerriers indigènes amazoniens. Tout se mêle, s'emmêle, se superpose à l'infini. Après avoir navigué dans ce bric-à-brac insolite et vertigineux, le long de pseudos forêts de bambous et de colonnes doriques rouge fluo, l'espace s'agrandit pour laisser place à d'immenses colosses désarticulés, dotés d'énormes torsos musculeux sur pieds. Leurs visages harmonieux d'Apollons aux traits délicats et à la chevelure ondulée apparaissent en totale dissonance avec leurs corps, et les rendent protecteurs. Ils ont l'air de veiller sur l'endroit, imperturbables.

Le jeune homme qui gesticule devant eux dans ce gigantesque décor de carton-pâte en paraît minuscule. Il est pourtant juché sur une nacelle de char gréco-romain et scande « *Um, dois, très, um, dois, très* » avant de bondir à terre pour osciller des bras et des jambes et joindre le geste à la parole face à moi. Puis il accélère, m'invitant à en faire de même.

J'essaie de faire de mon mieux. Je me suis promis d'y arriver pour être prête à pourquoi pas ? défiler en février avec eux tous, au milieu d'une myriade de chars allégoriques tous plus monumentaux et magnifiques les uns que les autres, qui seront bel et bien en ordre et en place d'ici-là, tout comme moi, espérons-le. Manuel m'y encourage et me communique sa force et son enthousiasme pour aller au bout de ce nouveau projet. Pour lui, ce sera forcément « épatant » comme il dit, mais pour Maria ? Que ne donnerais-je pas pour la voir me sourire avec les yeux, le sourire qui ne trompe pas, celui qui vient du cœur ?

— *Muito bem Jeanne*, tonne Gabriel.

C'est lui le métronome humain descendu des airs qui s'adresse à moi et s'applique désormais à me faire comprendre qu'il ne faut pas que je m'en fasse pour mes pieds, dans sa langue maternelle que je cherche encore à appréhender. Heureusement pour moi, il s'emploie à articuler et ponctue ses phrases avec son accent chantant de quelques mots en français. Cela donne à peu près ça :

— *Cada vez melhor*.

Il allie à nouveau les gestes à la parole pour me faire comprendre que je danse encore un peu trop sur la pointe des pieds mais « *isso não é sério* ».

Ce n'est pas grave mais j'ai intérêt à ne pas oublier que la samba est une danse de rebond et plier les genoux si je ne veux pas entendre :

— Tu n’es pas à un cours de danse basque, *como você diz* ?

— Le fandango, moque-toi.

— *Isso é samba* ! me rétorque-t-il, en rajoutant peu ou prou, avec les chaussures à talons de samba, ça viendra tout seul, pas besoin de bouger beaucoup pour repartir en arrière et se balancer.

— Comment ça mes talons de samba ? Je ne vais pas me mettre sur des plateformes pendant des heures.

Gabriel se montre peu sensible à mes arguments.

— Tu es une vraie brésilienne *não* ?

— Enfin presque mais à soixante ans passés, c’est plus de mon âge, sinon je me contenterai de faire les répétitions.

Cette fois-ci, il ne résiste pas à se saisir de son sifflet pour reprendre le tempo :

— Il n’y a pas d’âge au carnaval, *todos preparam suas fantasias, para frente* !

Je n’y échapperai pas.

— *Mais um esforço* !

Et dire que j’aurais pu me contenter de faire semblant, il est facile de s’improviser danseur en se glissant dans une école de carnaval lorsqu’on est un étranger de passage ou une résidente de cœur comme moi. Mais je n’en suis plus à un défi de plus, en réalité j’adore ça. Tout comme j’adore Gabriel, cet ange des favelas aux multiples talents. Mais pas question de se déconcentrer, j’y suis presque.

Gabriel hurle de joie.

— *Siiiim muito bem* Jeanne.

Il ne me reste plus qu’à trouver les chaussures de circonstance. Le costume m’est fourni par l’école de samba moyennant finances mais je ne vais pas me plaindre, je suis une privilégiée. La culture du carnaval est sacro-sainte, certains y sacrifient toute une année de labeur et sont capables de se ruiner pour leur habit de lumière afin d’être présent lors de la parade au Sambodrome avec des dizaines de milliers de participants.

Et privilégiée aussi d’avoir pu pénétrer l’atelier de couture, une vraie caverne d’Ali Baba perchée à l’abri des regards, au fin fond de ce hangar sur un mur couvert d’échafaudages, auquel on accède par un improbable escalier en colimaçon. Là-haut, dans ce Corcovado de tôle, trône dans un minuscule autel en plastique, un Christ éclairé par une ampoule fluorescente qui clignote et signale l’entrée de l’atelier.

La semaine dernière, à la fin du cours avec Gabriel, deux adorables femmes m’y ont accueillie au milieu de plumes, perles et paillettes qu’elles fixent une à

une de leurs mains d'expertes, sur le costume dessiné et prédécoupé à partir des consignes du « Carnavalesco », véritable concepteur et homme-orchestre du thème choisi pour l'Ecole. Cette année le thème est : « Que feriez-vous si le monde était sur le point de s'arrêter, qu'il ne vous restait qu'un jour à vivre ? », vaste programme digne d'un bac de philo.

Le Carnaval se profile à l'horizon, l'effervescence est palpable, une effervescence joyeuse et bruyante en ce mois de février où se lancent les répétitions. La ville monte progressivement en température, frissonne d'une énergie régénérée. Ce moment de liesse populaire est plus que jamais une soupape indispensable après tous les mois qui ont précédé et suivi la *Copa do Mundo do Futbol*, un désastre sportif pour les Brésiliens. Il est temps pour eux de se rattraper en excellant dans leur autre exercice favori, la fête du Carnaval. J'ai hâte d'y être moi aussi, connaître cela au moins une fois dans ma vie.

À Rio, je ne doute pas que cela se traduise par tous les excès, avec comme fil rouge carnavalesque, profiter des plaisirs de la vie jusqu'à la lie, un lâcher prise général jusqu'à l'ultime minute. S'il doit y avoir une fin, personne ne s'en rendra compte, la liesse populaire se mêlera au sang de la fête et l'emportera dans l'au-delà. Nous autres, simples humains, invoquons sagement de passer nos derniers instants avec nos proches, une logique antagonique avec les valeurs des cariocas, prêts à tout sacrifier pour vivre le défilé en apesanteur au-dessus des lois et des hommes jusqu'à leur dernier souffle de vie. N'est-ce pas au fond la façon la plus noble de rendre hommage à la vie ?

L'une des deux couturières est venue spontanément vers moi pour se présenter, et m'expliquer ce qu'elles étaient en train de faire, m'invitant à toucher les matières puis à m'asseoir sur le coin d'un tabouret de fortune un peu moins encombré que le reste de la pièce. Je ne savais où donner du regard, les étagères regorgeaient d'innombrables bobines de fils colorés, de boîtes de perles, de rouleaux de sequins. Que sais-je encore ?

J'avais l'impression de me retrouver dans une mercerie, ce magasin de gourmandises de mon enfance. Moi qui avais été bercée par la fantaisie et les talents de couturière de ma grand-mère, rien n'avait son pareil pour réveiller mes papilles, ce qui allait de pair avec un amoncellement de tissus, de fils et rouleaux en tous genres. Je l'entendais presque me dire à l'oreille : « Tu as vu ces kilomètres de rubans, un vrai trésor, et là-bas toutes ces dentelles de couleur, laquelle tu préfères ? Je prendrais bien quelques grelots argentés en prime, qu'en dis-tu ? »

Mon sourire béat encourageait mes deux hôtes à en rajouter dans leurs

explications sans que je ne comprenne tout.

Et je souriais encore en sortant de cette cabane dans les airs pour regagner la sortie du hangar et la lumière éclatante de l'extérieur. Je crois bien que fidèle à ses habitudes, ma grand-mère aurait invariablement rajouté : « Profite, profite ». Dans l'autre d'une des plus anciennes écoles, berceau de la samba, j'étais au cœur du réacteur. De quoi faire de beaux rêves.

D'ailleurs, là- haut avant de descendre, il m'a semblé que la lumière du petit autel s'était mis à clignoter comme sur un air de samba, qui disait : « ho, ho, envoie-moi de tes nouvelles ».

Fais-moi confiance, sous une forme ou une autre, on y arrive toujours. C'est un peu grâce à toi que je suis là, lui ai-je murmuré. Je n'ai pas eu beaucoup de répit ces dernières semaines mais mes petits carnets ne sont jamais bien loin.

Atmosfera

(Atmosphère)

Huit mois plus tôt, l'acculturation n'avait pas été un fleuve tranquille, à l'image de ma traversée de l'Atlantique au cours de laquelle la houle se gonflait pour me renverser le cœur, puis se dénouait pour savourer des périodes d'accalmie et de pur bonheur.

J'étais partie en cargo de Lisbonne à Rio au début du mois de juin pour y rejoindre Manuel en plein Mundial de foot. Lui était déjà sur place depuis plusieurs semaines pour organiser notre projet d'installation à deux et bientôt à trois, dans cette ville fantasmée qui m'était inconnue.

L'atmosphère était électrique, survoltée et teintée d'inquiétude pour la Seleção. Quelque part au diapason de notre état d'esprit quand on s'apprête à accueillir une petite fille d'une dizaine d'années au sein d'un couple fusionnel de jeunes soixantenaires.

Notre projet n'était pas banal. Nous avions quelques mois pour nous y préparer, finaliser les démarches, multiplier les entrevues, rassembler tous les papiers nécessaires dans l'attente d'une issue favorable. La folie du *Mundial* ne favorisait pas la quiétude mais nous étions enthousiastes, déterminés, en pleine forme, et remplis d'un amour plein et entier pour ce nouvel enfant.

Manuel me faisait découvrir « sa » ville. Parfois, son ami Rodrigue, responsable touristique à ses heures prenait le relai pour m'accompagner. Notre objectif premier restait de continuer à aménager l'appartement meublé qu'avait trouvé Manuel, fonctionnel certes, mais totalement impersonnel, veiller à chaque détail, et surtout faire des visites dans les foyers et orphelinats pour espérer une bonne nouvelle.

Nous avions subi une terrible déconvenue en cours de route. Normalement tout était réglé, mais la jeune pré-adolescente dont nous avons fait la connaissance n'avait pas voulu de nous... Rien n'est simple en matière d'une « marchandise » si précieuse, et nous avons dû ravalier nos espoirs.

Manuel faisait tout pour édulcorer cet « épisode » et rendre les choses plus légères, « ça arrive souvent, tu sais... », mais je n'avais pas son mental. Je ne parvenais pas toujours à me détendre et profiter de ma nouvelle vie. Je n'avais jamais eu autant de temps à « ne rien faire et attendre », lui disais-je. « Comment ça, ne rien faire ? Tu plaisantes, j'espère ? », me rétorquait-il, taquin. Je savais ce